

<https://divergences.be/spip.php?article3839>



Une année de terreur à Gaza

- Aujourd'hui - Novembre 2024 - La guerre, Moyen Orient -

Date de mise en ligne : jeudi 31 octobre 2024

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

[Origine +972 Octobre 2023](#)

Ruwaida Kamal Amer est une journaliste indépendante de Khan Younis..

https://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH253/gaza_body-0d9f4.jpg

Après une année de terreur à Gaza, nos âmes se sentent suspendues dans le temps

J'ai trompé la mort, pleuré des amis et perdu mon gagne-pain. Juste au moment où j'étais sur le point de quitter ce tourment, Israël a fermé notre dernière traversée vers le monde.

Par Ruwaida Kamal Amer 5 octobre 2024

C'est une chose terrible d'assister à l'effacement de votre patrie. Quand je pense à ce que nous avons vécu cette année passée, j'ai l'impression que je vais perdre complètement la tête. C'est un choc que je suis encore incapable d'absorber. J'essaie de ne pas penser du tout, dans l'espoir de maintenir ma santé mentale jusqu'à ce qu'elle se termine.

Les secondes passent comme les heures. Une nuit de ce tourment est déjà assez difficile ; nos âmes se sentent suspendues dans le temps, jusqu'à ce que le matin arrive et que nous devions endurer un autre jour. Nous recherchons une nouvelle qui pourrait changer nos vies pour le mieux. J'aspire au jour où nous n'entendrons plus le bruit constant des bombes, des avions de guerre et des drones. Le jour où la mort s'arrête.

Au début, j'espérais que la guerre prendrait fin d'ici une semaine ou deux, comme par le passé. Ça ne durera pas plus d'un mois, j'assurerais les gens ; si on peut juste y arriver d'ici là, ça ira. Je ne sais pas pourquoi j'étais si certain. Peut-être croyais-je que le monde interviendrait pour arrêter cette folie. Douze mois plus tard, nous avons l'impression que le monde a simplement accepté nos souffrances comme s'il s'agissait de la situation naturelle.

En un instant, ma vie fut remplie de terreur. L'école dans laquelle j'enseignais a été détruite. Plusieurs de mes étudiants et collègues ont été tués, martyrisés avant même que j'aie eu la chance de dire au revoir. Le cœur d'un collègue s'est tout simplement vidé, incapable de supporter tout cela. J'ai perdu le contact avec beaucoup de mes amis.

Ne pouvant plus exercer le métier que j'aime, j'ai commencé à canaliser toute l'énergie qui me restait dans l'écriture, en essayant de donner une voix à l'expérience des habitants de Gaza sous l'assaut brutal d'Israël. Mais je ne suis pas une étrangère : Je suis confrontée aux mêmes problèmes que ceux dont je parle, qu'il s'agisse des déplacements forcés, du manque de nourriture, d'eau et d'électricité ou de l'absence de soins de santé.

Pendant les huit premiers mois de la guerre, jusqu'à ce que nous parvenions à acheter un panneau solaire, mon père marchait de notre maison dans le quartier d'Al-Fukhari, entre Khan Younis et Rafah, jusqu'à l'hôpital européen pour recharger nos téléphones, nos batteries et d'autres appareils. Le manque de nourriture et d'eau est resté un problème difficile et coûteux : je ne m'attendais pas à devoir payer 70 dollars pour une semaine d'approvisionnement en eau, ni à devoir transporter de lourds conteneurs avec ma famille juste pour remplir nos réservoirs.

Pour ma mère, qui souffre d'une maladie des os et des nerfs, cette année s'est déroulée dans une douleur constante. Elle ne peut pas se déplacer sans ses médicaments, que nous cherchons dans tous les hôpitaux et toutes les pharmacies. Lorsque nous les trouvons, nous en achetons autant que possible. Mais souvent, nous n'y arrivons

pas, alors elle a réduit sa consommation pour que les médicaments durent plus longtemps. Nous entendons ses gémissements, mais nous sommes impuissants à soulager ses souffrances.

Chaque fois que nous quittons notre maison, nous savons que n'importe lequel d'entre nous pourrait revenir dans un linceul. Nous savons que les bombardements incessants d'Israël signifient qu'il n'y a pas d'endroit sûr à Gaza, même à l'intérieur de notre maison. Mais nous remercions Dieu à chaque instant que notre maison soit encore debout et capable d'offrir un certain réconfort.

Ma sœur n'a pas eu cette chance. En décembre, sa maison dans le camp de réfugiés de Khan Younis a été gravement endommagée lors de l'invasion terrestre israélienne, et elle est venue vivre avec nous. J'ai essayé de la consoler, mais elle était dévastée par la perte de sa maison, privée de l'avenir qu'elle prévoyait d'y construire.
Clinging on to home

Je n'oublierai jamais le soir où j'ai échappé de peu à la mort. C'était le 16 août et j'étais seule au deuxième étage de la maison familiale. Ma mère, mon père et ma sœur étaient en bas, et mon frère jouait dans la rue avec ses amis..

J'ai entendu le bruit du missile lors de sa descente et je me suis préparé à l'explosion pour savoir où courir. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'il atterrisse si près, à quelques mètres seulement de notre maison. Soudain, de la poussière, des pierres et des éclats de verre ont volé partout. J'ai crié pour que quelqu'un me sauve. Je ne sais toujours pas comment j'ai pu descendre au premier étage ; l'épaisse fumée m'empêchait de voir quoi que ce soit autour de moi. Mais lorsque j'ai réussi à sortir, j'ai pris conscience de l'étendue des dégâts

La maison de nos voisins avait été complètement détruite. Les maisons environnantes ont été gravement endommagées, y compris celle de mon oncle, qui a été à moitié détruite. Notre maison était également endommagée : des éclats d'obus avaient percé un grand trou dans notre toit, toutes les fenêtres avaient volé en éclats et le réservoir d'eau était en ruine. Nous avons eu la chance de nous en sortir vivants, mais je souffre encore de contusions dans le dos.

Pour moi, la maison, c'est la vie. Et tout bien considéré, c'est un miracle que nous vivions encore dans la nôtre. Mais nous avons été contraints de l'abandonner à deux reprises lorsque les attaques israéliennes se sont rapprochées, et à chaque fois, nous ne savions pas si nous aurions une maison où retourner. Cela nous a rappelé les terribles souvenirs de l'année 2000, lorsque j'avais 8 ans et que l'armée israélienne avait rasé notre maison au bulldozer ; j'étais terrifiée à l'idée que nous devions à nouveau vivre cette douloureuse perte.

Notre premier déplacement a eu lieu au cours des premières semaines de la guerre, lorsque notre région a été soumise à des bombardements intensifs. Nous avons passé une nuit glaciale sur le parking de l'hôpital européen ; les couloirs à l'intérieur étaient déjà trop encombrés pour nous accueillir. Je n'ai pas dormi un seul instant. J'avais l'impression d'avoir un énorme rocher sur la poitrine, qui me pesait dessus.

Puis, le matin du 2 juillet, nous avons de nouveau fui après que l'armée israélienne a donné l'ordre d'évacuer notre quartier. Nous avons rassemblé nos affaires dans un camion et nous nous sommes dirigés vers la maison endommagée de ma sœur, que nous avons essayé de réparer du mieux que nous pouvions. Mais je ne pouvais pas supporter l'agonie d'être déplacé de ma propre maison, et donc, malgré le danger, je suis revenu après 10 jours avec mon père et mon frère, et ma mère nous a rejoints peu de temps après.

Lorsque nous sommes rentrés chez nous, notre quartier était presque vide. Beaucoup de nos voisins avaient fui vers Al-Mawasi, la soi-disant "zone humanitaire", et ne reviendraient que deux mois plus tard. À plusieurs reprises, lors de l'incursion des forces israéliennes dans la ville, nous avons été assiégés dans nos environs immédiats pendant une

semaine ou plus, incapables de nous déplacer librement sans risquer d'être abattus.

Au printemps, ma mère et moi avons pris la décision de quitter Gaza. Au début, elle était réticente à l'idée de voyager, inquiète de laisser derrière elle ma sœur et ses deux enfants. Mais compte tenu de l'absence de traitement pour sa maladie, elle a reconnu que c'était mieux ainsi.

Notre plan d'évasion était en marche. Nous avons réussi à nous inscrire auprès d'une agence de voyage pour quitter le pays par le point de passage de Rafah, nos bagages étaient prêts et nous attendions simplement que nos noms apparaissent sur la liste de sortie. Dans la nuit du 6 mai, notre heure est enfin arrivée. L'inimaginable s'est alors produit : le lendemain matin, alors que nous attendions la confirmation que nous pouvions partir le jour suivant, l'armée israélienne a envahi Rafah. La première chose qu'elle a faite a été d'occuper le point de passage de Rafah, coupant ainsi notre dernier passage vers le monde extérieur.

Chaque jour, nous attendons la réouverture du point de passage pour pouvoir partir. Nous rêvons de ce moment. Mais chaque jour où je reste coincé ici, je perds un peu plus d'espoir pour l'avenir de Gaza.

Ruwaida Kamal Amer